



**HAL**  
open science

## Mythes et Histoires des Volcans des Andes Centrales .

Thérèse Bouysse-Cassagne

► **To cite this version:**

Thérèse Bouysse-Cassagne. Mythes et Histoires des Volcans des Andes Centrales .. 2006. halshs-00009309

**HAL Id: halshs-00009309**

**<https://shs.hal.science/halshs-00009309>**

Preprint submitted on 27 Feb 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Thérèse Bouysse-Cassagne et Philippe Bouysse

### I Montagnes de feu, montagnes sacrées .

Les Espagnols des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle tardèrent à comprendre le sens que les Indiens donnaient aux volcans, ces entités sacrées, influencés qu'ils étaient par leur propre vision du monde. Pour eux, forts d'un héritage volcanologique méditerranéen bimillénaire, le volcan par excellence, la figure emblématique, c'était l'Etna. En effet toute la littérature du Siècle d'Or espagnol fera de ce volcan un motif littéraire, une allégorie qui exprime la passion dans la poésie amoureuse, aussi bien chez Quevedo que chez Gongora .On retrouve aussi l'Etna dans la symbolique de l'enfer (voir "*les Songes*" de Quevedo) . A la même époque, l'explication "scientifique" des séismes et du volcanisme donnée par les chroniqueurs érudits procède directement de celle proposée par les naturalistes de l'Antiquité comme Aristote, Lucrèce, Strabon, Sénèque, ou Pline l'Ancien: l'origine de ces phénomènes réside dans la circulation de vents et de souffles dans les concavités de la Terre avec, en outre dans le cas des volcans, combustion souterraine de poix, de bitume, de soufre ou d'alun. Le cosmographe royal Vasquez de Espinoza ( date même approximative.....), dans sa Description des Indes Occidentales (1630), décrit ainsi, à propos de l'éruption du Huayna Putina de 1600 qui sera analysée plus loin, des exhalaisons "*inquiètes et violentes*" qui cherchent à se frayer un passage vers la surface en utilisant les zones de faiblesse de l'écorce terrestre "*jusqu'à ce qu'elles trouvent un soupirail qui leur permette de sortir*"<sup>1</sup>. Dans le même fil de pensée, il note que les séismes sont concentrés dans les zones maritimes ( ce qui est bien évidemment le cas de toutes les côtes occidentales des Amériques, en raison de la subduction des fonds du Pacifique sous ces deux masses continentales ). Pour notre auteur, l'humidité des fonds marins bouche les fissures naturelles de la terre, avec pour conséquence l'augmentation de pression des gaz internes et les risques accrus de tremblement de terre. La découverte des Cordillères andines et centre-américaines allait fournir à ces idées, héritées de l'Antiquité classique, une occasion d'être appliquées.

Il ne fait pas de doute que les croyances européennes pénétrèrent très tôt le monde indigène, mais celui-ci, ne les adopta que partiellement dans la mesure où elles pouvaient s'accommoder de sa propre vision du monde, et bien évidemment elles s'en trouvèrent modifiées. Il n'est pas aisé de mesurer à chaque moment de l'histoire, le poids respectif des diverses traditions. Il faut considérer aussi que le mélange qui en résulte n'est pas homogène et que des zones de résistance à l'assimilation subsistent tandis que des éléments espagnols ont pu être intégrés tels quels sans filtre préalable.

Tout nous porte à croire que le culte aux volcans de la côte Pacifique, ces montagnes de glace et de feu, était un aspect important des religions précolombiennes.

A l'époque Huarí (premier millénaire de notre ère), sur la côte péruvienne, la divinité la plus importante avait pour nom Pachacamac, et un grand temple lui était consacré. Ce dieu côtier qui détruisait par l'eau et par le feu, fut plus tard -comme bon nombre de cultes locaux- intégré au panthéon des Incas. Les mythes de Huarochiri, consignés dans un texte en langue quechua qui rapporte une ancienne tradition locale , racontent que Pachacamac est celui qui fait trembler la terre et dont les gens disaient..." *lorsqu'il se met en colère la terre tremble, lorsqu'il bouge la tête d'un côté la terre tremble, et c'est pour cela qu'il ne bouge pas son corps car le monde pourrait prendre fin*"<sup>2</sup>. On

<sup>1</sup>Vasquez de Espinosa , Compendio y Descripcion de las Indias Occidentales, B.A.E.,Madrid, 1969

<sup>2</sup>Dioses y Hombres de Huarochiri , 1987, p. 293 et 335

sait aussi de ce dieu "qu' en mugissant il mettait le feu aux Andes et terrorisait les champs en lançant des étincelles "3. Dieu du Monde Souterrain, il semble avoir été tout autant lié aux volcans qu'aux tremblements de terre, et son fils LLocllayhuancupa était aussi celui des "lahars", ces coulées de boue qui s'échappent des volcans ( llo clla) et qui emportent tout sur leur passage.

Bien que certains chroniqueurs espagnols du XVIe prétendent que Pachacamac ait été l'objet d'un culte dans la région sud de l'Empire, ses traces n'y sont pas évidentes, et aucun grand temple ne semble lui avoir été dédié. Nous n'avons pas non plus les preuves qu'il existait une divinité panandine exclusivement attachée aux volcans, ni même un terme générique pour nommer ceux-ci en quechua ou en aymara ancien. C'est le plus fréquemment par la métaphore universelle de "montagnes de feu" qu'ils sont désignés dans les documents espagnols. Sur la côte pacifique, le vocable *putina*, qui se rapportait aussi aux sources chaudes, semble cependant avoir été la racine à partir de laquelle on a forgé le nom de certains d'entre eux; c'était en tout cas le nom qui fut donné au volcan d'Arequipa, l'un des plus beaux et des plus représentatifs de la Cordillère, et plus connu à partir du XVIe siècle sous le nom de Misti (le métis).4

Dans les Andes, les divinités des montagnes, et donc les volcans, sont extrêmement puissantes et ambivalentes. Elles portent encore aujourd'hui le nom de *mallku*, c'est à dire d'ancêtres et à ce titre on leur doit le respect et les obligations que l'on réserve à un parent. Dispensatrices de fertilité mais aussi de mort, de grêle, de foudre et d'éclairs, les montagnes font la pluie et le beau temps. Lorsqu'elles sont fécondées par l'éclair, elles engendrent l'or, l'argent et les métaux qui poussent dans leurs entrailles . Ceux-ci sont en tout point comparables aux fruits de la terre et aux plantes qui croissent sur une terre fertile 5. Les offrandes continuelles que les vivants doivent dispenser aux montagnes, mais aussi à ceux qui les ont précédés sur terre, ont pour but d'apaiser leur faim ou leur colère et de se concilier leur force ainsi que leurs pouvoirs surnaturels. Offrande de coca, que le voyageur dépose après l'avoir mâchée, pierre qui vient s'ajouter à d'autres pierres sur le cairn ( *apacheta*) et qui signale son passage, libations, et autrefois cils et sourcils que l'on arrachait en marmonnant quelque prière.

Si dans les Andes, les volcans sont d'abord considérés comme des montagnes, ils s'en différencient parce qu'ils sont des montagnes ouvertes sur l'inframonde, et qu'ils mettent à exécution, au moment des éruptions, les menaces symboliques que toutes les montagnes font peser sur les humains .

Dans la cosmovision ancienne des Indiens, les volcans étaient des entités sacrées (*huaccas*) et comme toutes les cimes, ils donnaient aux populations vivant dans leur voisinage un sens particulier à l'espace. Sous l'Empire inca, l'ensemble de la Cordillère volcanique de la côte pacifique fut considéré comme un *ceque* naturel, autrement dit une ligne de mire sur laquelle, à des moments convenus du calendrier religieux, on effectuait certains sacrifices rituels ( *capacocha*).

Assurant la communication entre les profondeurs du monde d'en bas et celui des humains, certains de ces volcans furent déclarés par les Incas : *pacariscas*, autrement dit lieu d'origine. A ce titre, ils furent considérés comme lieu d'engendrement, non seulement des lignages humains mais de bien d'autres formes de vie. Cependant, conformément à l'ordre cyclique qui régissait l'univers, certains d'entre eux

<sup>3</sup>Calancha , Antonio de la , *Cronica Moralizadora*.Ed. Prado Pastor, Lima, 1974-19981 p.931

<sup>4</sup>En quechua et en aymara, "puti" désigne ce qui est en effervescence

<sup>5</sup>Harris O. et Bouysse-Cassagne T. "Pacha en torno al pensamiento aymara " El Mundo aymara, UNESCO.

figuraient aussi parmi les endroits où se rassemblaient les morts pour "souffrir du froid, de la faim et du feu"<sup>6</sup>. Ainsi le Coropuna était-il censé être la porte des Morts, ce qui lui valait d'être un grand centre cultuel. On croyait, en effet, que les morts se rendaient à Puquina Pampa<sup>7</sup> et au Coropuna, qu'ils y tenaient des fêtes, puis de là qu'ils rejoignaient un autre lieu où ils souffraient. Lieux de vie, lieux de mort, tous les volcans étaient consacrés. La nature de leur culte variait sans doute selon les époques et les populations: entre le volcan considéré comme une divinité tutélaire locale et le rôle que les Incas lui assignèrent au sein de l'Empire, son importance au sein de l'espace changeait d'échelle. En effet, le même édifice pouvait à la fois être considéré comme le *mallku*, ancêtre des populations locales, tout en étant une divinité importante pour ceux qui ne vivaient pas directement dans ses parages, et c'est encore aujourd'hui le cas.

Les anciens mythes, tout comme les récits actuels ont antropomorphisé les volcans et ils jouent pour les humains le rôle difficile dévolu aux médiateurs, car entre le monde souterrain (*Manca Pacha*) et le monde d'en Haut (*Hanan Pacha*) peuplé par les entités célestes, existent d'évidence, des rapports de complicité et de complémentarité que ceux qui vivent sur terre doivent sans cesse prendre en compte, comme ils doivent s'enquérir, à tout moment, des relations qu'entretiennent les morts et les vivants. Aujourd'hui, pendant les rites, lorsque les *yatiri*, ces chamanes des Andes, énumèrent dans leurs prières de longues listes de lieux sacrés, ils prononcent les noms des sommets puissants qui furent vénérés par leurs ancêtres.

Dans *Dieux et Hommes de Huarochiri*, le maître du feu céleste qui vit dans le monde liminal d'en haut, Pariacaca, et celui du feu du monde secret et souterrain, Huallalo Carhuincho, se livrent un combat sans merci. Le ciel est entrecoupé d'éclairs; tandis que gronde le tonnerre et que tombe la foudre, le grand serpent à deux têtes qui habite la voie lactée, s'agite. Mais la réponse du monde souterrain ne se fait pas attendre: de la terre surgit l'*Amaru* un autre serpent à deux têtes lui aussi. L'homme est donc littéralement pris entre deux feux symétriques.<sup>8</sup>

Sur la cordillère volcanique, c'est près du sommet des cratères, comme c'est sur la cime des montagnes que se trouvaient les sanctuaires où étaient déposées les offrandes sacrificielles. On a retrouvé les ruines de tels édifices religieux sur de nombreux appareils volcaniques<sup>9</sup>, comme au Misti (5821m), au Pichu Pichu (5645m), au Chalchani (5862m), dans le Pérou méridional, ou comme au Chili, au Lullaillaco (6723m), le deuxième volcan le plus élevé de la planète, où l'on trouve le site archéologique le plus élevé du monde. Un peu plus au sud, au volcan Copiapo (6052 m), J. Reinhard<sup>10</sup> y a découvert, une petite divinité anthropomorphe faite, comme la majeure partie de l'orfèvrerie inca, d'un alliage d'or et d'argent. Elle portait les vêtements d'une femme inca et une coiffe de plumes. Sur bon nombre de centres cérémoniels, au sommet par conséquent, on a mis à jour aussi des restes de sacrifices humains, comme au Pichu-Pichu. Certains de ces lieux sacrés datent vraisemblablement de l'époque Tiwanaku (premier millénaire de notre ère), autrement dit du premier grand empire de l'Amérique du Sud, époque où les populations côtières pratiquaient de nombreux échanges avec celles du lac Titicaca.

---

<sup>6</sup> Guaman Poma de Ayala, *Nueva Cronica y Buen Gobierno*, Ed. Siglo XXI, 1980, México, p.274.

<sup>7</sup>il s'agit vraisemblablement du lac Titicaca

<sup>8</sup> Dioses y Hombres de Huarochiri.

<sup>9</sup>Reinhard J. (1992) Sacred peaks of the Andes . National Geographic, V.181,N°3,p.84-111.

<sup>10</sup>Scanu, M. (1982) Sanctuarios de altura de los Andes, Revista del Museo Nacional, Lima, v.48,p.212-249.

Le Coropuna était, on peut aisément s'en douter, un centre de culte important : de jeunes enfants de moins de douze ans y étaient sacrifiés, tandis que l'on déposait des offrandes d'or, d'argent, des plumes de flamant, des feuilles de coca, des coquillages<sup>11</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le chroniqueur J. de Acosta remarquait déjà, évoquant les volcans andins, " il y en a quelques uns qui jettent très peu de fumée et n'ont pour ainsi dire pas la forme de volcan; tel est celui d'Arequipa, (le Misti) qui est d'une hauteur démesurée et presque tout en sable, son escalade dure deux jours: on n'y a trouvé aucune apparence de feu sinon les restes de sacrifices qu'y faisaient les Indiens à l'époque de leur paganisme et un peu de fumée de temps en temps".<sup>12</sup>

## **II Comment l'Inca éteignit le volcan**

Les récits de deux éruptions, l'une qui eut lieu au temps des Incas et qui concerne le volcan d'Arequipa, le Misti, et l'autre celle de l'explosion cataclysmale du Huayna Putina, à 70 km du premier, en 1600, alors que les Espagnols étaient depuis quelque soixante années dans la région, permettent de mesurer grâce à l'ampleur des rites pratiqués pendant la phase éruptive, la place que les Andins accordaient à ces divinités ambiguës.

Le premier récit se déroule vers 1460-70, à l'époque du grand Inca Pachacuti. Il a pour cadre le Misti, dont la masse conique enneigée, était le garant même de la fertilité des terres environnantes<sup>13</sup>.

Tandis que Pachacuti est parti à la conquête de l'Equateur, la terre se met à trembler et le volcan explose avec violence; la ville d'Arequipa, qui s'appelait alors Yarapampa, est entièrement détruite. Le volcan, au dire de ceux qui décrivent l'éruption quelque cent ans plus tard, grâce aux récits oraux transmis par la mémoire, "lançait un tel feu, avec de si épouvantables jets de flammes, que les indiens restèrent hébétés et prostrés à de nombreuses lieues à la ronde, une telle quantité de cendre avait été expulsée du volcan qu'il en plut sur tout le royaume".<sup>14</sup>

Le premier souci de la reine (Coya) Mama Ana Huarque, demeurée au Cusco, la capitale de l'Empire, fut de faire des sacrifices dans le temple de *Tipsi huasi*, et dans d'autres sanctuaires afin d'apaiser le courroux des dieux et de laisser à son impérial époux le temps d'accourir sur les lieux du cataclysme.

Une fois parvenu au pied du volcan, l'Inca fit, à son tour, des rites sacrificiels afin de le calmer et d'apaiser sa faim. Pour ce faire, on amena des troupeaux de lamas depuis la région du Collao, située plus au nord-est. Ne pouvant atteindre le sommet du Misti puisqu'il était en éruption, Pachacuti prit sa fronde et expédia en direction du cratère des balles de glaise préalablement trempées dans le sang des lamas qui avaient été égorgés.

Pour comprendre le sens de ce rite, il faut savoir qu'avant de devenir l'Inca régnant, Pachacuti, avait eu une vision surnaturelle qui allait marquer son destin à jamais et que c'est de celle-ci qu'il tirerait son nom. Tandis qu'il se penchait sur l'eau miroitante de la fontaine de Susurpuquio, au Cusco, l'Inca y vit Illapa, le maître du feu céleste, auquel tout au long de sa vie il ne cessera de s'identifier. Celui-ci brandissait une fronde et une massue, avec lesquelles il faisait jaillir l'éclair et la foudre; et son corps étincelant était parsemé d'étoiles. Voulant ressembler à cette image qui présentait tous les caractères de l'apparition puisqu'elle était à la fois insaisissable

---

<sup>11</sup>Guaman Poma de Ayala

<sup>12</sup>Acosta J.de, *Historia Natural y Moral de las Indias Occidentales*, 1589

<sup>13</sup> P.Bouysse, *A propos du volcan Misti et des sanctuaires d'altitude des Andes*, Bull. LAVE, (39), 1992.

<sup>14</sup>Murua, M.de, *Historia General del Peru*, Madrid 1987.

et fugace - reflet mouvant, éclat lointain - il s'empara des attributs guerriers du dieu entrevu et, comme lui, il lança lors des combats avec sa fronde des balles d'or qui avaient l'éclat des étoiles, et qui, lorsqu'elles touchaient la terre, pouvaient engendrer les métaux, mais aussi tuer l'ennemi. En un mot, il était devenu l'incarnation du tonnerre, de la foudre et de l'éclair<sup>15</sup>.

En accomplissant le rite d'extinction du volcan, l'Inca Pachacuti perpétuait dans ce combat singulier avec le monde chthonien l'image de la vision qui marquait son destin et qui était celle du dieu céleste qui était le seul à pouvoir combattre le feu de la Terre. Huallalo Carvincho n'était-il pas, dans la tradition de Huarochiri, l'ennemi naturel de Pariacaca?

Quelques jours plus tard, comme par enchantement, le volcan s'apaisa. On ignore le nombre de volcans que les Incas durent "éteindre" de la sorte. Au delà de la fonction édifiante de ce récit, la fréquence des catastrophes et le danger étaient cependant bien réels. Peu de villages environnants résistèrent au cataclysme d'Arequipa. Les seuls survivants furent les habitants de la région qui étaient partis faire leur tour de travaux obligatoires (*mita*) au Cusco, et qui purent ainsi regagner leur terre, une fois passée l'éruption. Pour remplacer les victimes, l'Inca établit des colons (*mitmakuna*) qu'il fit venir d'un autre pays de volcans: l'Equateur. Enfin, il fit reconstruire la ville en l'installant un peu plus loin, de l'autre côté du rio Chili, et lui donna son nom actuel "Arequipa".<sup>16</sup>

Quand on sait que les Incas ne déplaçaient les *mitmakuna* agricoles qu'au sein des mêmes étages écologiques, on peut penser qu'un même souci présidait au déplacement des colons des volcans. Seuls ceux qui y étaient nés étaient considérés comme aptes à y vivre. On peut se faire une idée du nombre de gens qui durent migrer de la sorte, si l'on considère que lorsque l'Inca conféra au Sararasara la fonction de *pacarisca*, il y installa 2000 colons de l'Equateur avec 200 lamas<sup>17</sup>. Les données relatives à ce volcan situé à l'extrémité nord du tronçon volcanique des Andes centrales et celles qui concernent ses voisins, le Solimana, le Coropuna et l'Ambato, indiquent que tous furent placés sous la garde de colons, et que ces implantations se poursuivaient tout au long de la ligne volcanique, jusqu'à la rivière Loa, très au sud (vers 22°S).

Chaque groupe de nouveaux habitants était placé sous la garde d'un fonctionnaire inca le *tocricoc*. Ces populations nouvellement implantées avaient transporté avec elles un témoin du culte qu'elles rendaient dans la région dont elles étaient issues. Ce pouvait être des pièces de tissu ou même de l'eau d'une fontaine sacrée. Avant leur départ pour une terre lointaine, leur "chamane" leur remettait cette relique " *afin qu'ils n'oublient pas le nom de leur descendance et qu'ils continuent à vénérer et à rendre un culte au dieu de leur origine (pacarisca)*".<sup>18</sup> Une fois installés sur les terres où les Incas les avait établis, ces colons revêtaient, au cours d'une cérémonie solennelle, les idoles locales de ces vêtements, témoins de leur ancienne mémoire, ou versaient dans les fontaines l'eau qu'ils avaient amenée de leur pays. Ils prenaient donc rituellement possession de ce qui serait désormais leur contrée, leur volcan. Ainsi les colons équatoriens, vénéraient-ils les divinités *pacariscas* des volcans des Andes Centrales, comme s'il s'était agi de leur divinité d'origine des Andes Septentrionales

---

<sup>15</sup>Marius Ziolkowski, La piedra del cielo: algunos aspectos de la educacion e iniciacion religiosa de los principes incas, 1983 in Ethnologia Polona, vol.XI,pp 219-234.

<sup>16</sup> Murua, M. de, Historia General del Peru, Madrid 1987, lib.IV, chap.2.

<sup>17</sup>Duviols, Pierre, "Un récit de Cristobal de Albornoz, la Instruccion para descubrir todas las Guacas del Peru y sus camayos y haciendas. Journal de la Société des Américanistes, T.VI p.1-39.

<sup>18</sup> Albornoz Instruccion para descubrir todas las guacas...

;<sup>19</sup> pratiquant dans un même mouvement , leur ancien culte et celui que l'Inca leur avait imposé.

Dans l'Empire inca, en effet, les lignages, les divisions territoriales en moitié (*hanansaya* et *hurinsaya*) se rattachaient toutes à un lieu d'origine (*pacarisca*) qui définissait l'identité de chaque groupe. Aussi, en s'adressant à une nouvelle *pacarisca*, les colons équatoriens redéfinissaient-ils leur identité. Ils appartenaient désormais au lieu où ils vivaient, mais celui-ci n'était plus le même qu'auparavant, métamorphosé qu'il était par la présence de leur ancienne divinité tutélaire. C'est donc sur le mode actif et conscient qu'étaient vécues ces contaminations entre divinités. Les nouveaux cultes nous donnent également une idée de ce que signifiaient, au plan des changements religieux et politiques et tant pour les *mitmakuna* que pour les autochtones, les immenses transferts de populations qui eurent lieu dans tout l'Empire et dont les volcans ne sont que l'un des exemples les plus saisissants.

### III Le culte de l'Etat Inca aux volcans.

Les Incas réédifièrent, après chaque éruption, les sanctuaires situés sur les cimes. Il prirent en général possession des anciens lieux de culte des populations conquises qu'ils inclurent dans une nouvelle hiérarchie, dont la tête était située au Cusco, capitale de l'Empire. Ainsi vouèrent-ils au Soleil certaines montagnes ou celles contenant des mines particulièrement riches, comme Potosi qui deviendra avec les Espagnols, la mine d'argent la plus importante du monde. A tous ces lieux sacrés, ils octroyèrent des troupeaux, des vases ciselés en or et en argent et des tissus. Ce fut tout spécialement le cas "*des volcans qui regardent vers la mer, et d'où sont issus les fleuves qui irriguent beaucoup de terres.*"<sup>20</sup> . Ceux-ci avaient une fonction fécondante, puisque que les cours d'eau qui traversent les petites vallées de la côte désertique du Pacifique, y prennent leur source et permettent l'irrigation des terres arides situées en contrebas, près de la mer. Montagnes de feu, certes mais montagnes dispensatrices d'eau aussi, les volcans régulaient les grandes masses de fluides qui trouvent leur réceptacle dans l'inframonde du *mancca pacha*.

Les biens somptuaires donnés aux volcans et aux autres lieux sacrés locaux, consacraient le statut des sanctuaires dont l'Inca prenait possession ou qu'il instaurait, en même temps qu'il mettait sous son joug les populations dont ces montagnes étaient le lieu de culte. Ainsi, sur le Sarasara, "*on avait érigé une pierre, à laquelle l'Inca Topa Yupanqui donna son nom. Cette pierre représentait l'Inca, qui fut celui qui gagna au soleil cette province...On vénérât énormément cette effigie et elle possédait beaucoup de biens*" <sup>21</sup>. En offrant sa statue, en faisant un certain nombre de dons au volcan, l'Inca ennoblissait le lieu sacré et le consacrait au Soleil. Il lui attribuait aussi les mêmes offrandes que celles qu'il faisait généralement aux chefs auxquels il s'alliait. Lors des alliances, c'étaient effectivement les mêmes objets d'or ou d'argent, troupeaux ou femmes du lignage royal qui étaient offerts. Le lien sacré entre le volcan et l'Inca passait on le voit par un lien personnel d'alliance.

On retrouve également cette superposition de cultes dans la région minière du Collasuyu, où les sommets des riches montagnes contenant les mines d'argent comme Porco, Chaqui ou Potosi, un très ancien volcan, étaient consacrés au Soleil, alors que les populations locales y vénéraient antérieurement l'éclair, sous la forme d'une pierre foudroyée, et sous celle de blocs de minerais. L'intérieur de la mine, considéré comme l'endroit où poussent les minéraux, n'était pas qu'un

<sup>19</sup>Albornoz .instruction para descubrir todas las guacas del Piru y sus camayos y haciendas, p 171

<sup>20</sup> Albornoz, Introduccion para descubrir todas las guacas del Piru y sus cammayos y haciendas, Historia 16, Madrid,1989,p.170.

<sup>21</sup> Albornoz, id.

simple lieu d'exploitation du minerai mais faisait fonction de temple et l'on découvrira au XVIIe siècle des idoles anthropomorphes au coeur de plusieurs de ces mines (Porco, Chaqui)<sup>22</sup>. Les similitudes sont nombreuses entre les mines et les volcans: au sommet se trouvent les huaccas, les édifices, les endroits où se font les sacrifices. Ceux-ci sont disposés suivant un schéma circulaire, autour du sommet ou du cratère. Une différence majeure cependant: l'intérieur de la mine est accessible et le volcan ne l'est pas.

#### **I V Un monde sens dessus dessous**

En tant que médiateur entre les forces naturelles et l'ordre social, on reconnaissait, on l'a vu, à l'Inca le pouvoir d'apaiser, voire d'éteindre le volcan. Il faut dire aussi, en ce qui concerne l'Inca Pachacuti, que son nom qui signifie à la fois le temps de la guerre et "celui qui met le monde à l'envers", plaçait son règne sous le signe des cataclysmes. Eruptions, déluges, tremblements de terre étaient perçus par les Andins, comme les époques où l'ordre du temps et de l'espace s'inversait (*pachacuti*). Tout ce que contenaient les entrailles de la terre faisait surface. C'était comme si les morts, dont on sait par ailleurs qu'ils occupaient un espace situé sous les volcans, envahissaient le temps présent<sup>23</sup>.

Au deuxième fils de Pachacuti, qui naquit "*alors que la terre tremblait et que de nombreux serpents sortaient de terre*", on donna le nom d'Amaru, autrement dit de serpent<sup>24</sup>.

Alors que le père s'identifiait au temps des cataclysmes, le nom du fils le rapprochait de l'animal qui habite dans l'infra-monde et qui n'en surgit que lorsque celui-ci est sens dessus dessous. Aujourd'hui encore, lorsque les rivières débordent, ou lorsqu'il y a un glissement de terrain, les gens disent que la Terre s'ouvre et que l'Amaru sort de ses entrailles. C'est à ce moment que l'on fait à la Terre (*Pachamama*) les sacrifices les plus importants, puisqu'elle est affamée. Ses exigences sont telles que parfois on va, encore aujourd'hui, jusqu'à lui sacrifier des êtres humains.

#### **V Volcan chrétien , volcan indien**

L'analyse de l'explosion du Huayna Putina en 1600 permet de faire la part des cultes et traditions chrétiennes occidentales que les Indiens adopteront, des pratiques qu'ils perpétueront, enfin de celles qu'ils élaboreront à partir d'éléments chrétiens et d'éléments autochtones, créant ainsi de nouvelles croyances, relativement aux volcans.

Tous les documents se rapportant à cette explosion signalent l'ampleur du drame et ses effets sur les populations. Le cataclysme opère un partage du monde en deux camps: d'un côté les Espagnols, de l'autre les Indiens. Comment ceux-ci réagissent-ils devant un volcan qui, certes, leur est familier, mais dont on peut supposer a priori qu'une quinzaine d'années après que les grandes campagnes d'extirpation d'idolâtries d'Albornoz eurent sévi sur leur territoire, ils ne puissent plus l'envisager au travers de leurs anciennes religions. Le Huayna putina (le "volcan jeune") encore appelé Omate ou Chilque Omate, Quinistaquillas ou Chequeputina (volcan de mauvais augure) est situé à 70 km du Misti

---

<sup>22</sup>Platt Tristan, Bouysse-Cassagne Thérèse, Harris Olivia, Saignes Thierry, Karakara-Charka, à paraître.

<sup>23</sup> Harris, Olivia .La fin du monde.Notes depuis le nord-Potosi " Cahiers des Amériques Latines (6) Paris,1987,p.93-117.

<sup>24</sup> Zuidema Tom, El juego de los Ayllus y el Amaru.Journal de la Société des Américanistes, Paris, T.LVI,p.41-51.

(ou Putina). Ces volcans constituent, avec le Sabancaya et l'Ubinas, le groupe des volcans vivants de cette région du Pérou méridional<sup>25</sup>.

Le Huayna Putina est un strato-volcan andésitique qui culmine aujourd'hui à 4800 m et surplombe de 2300m la rivière Tambo qui débouche sur la côte pacifique. L'éruption de février 1600 est la plus violente qui ait jamais été enregistrée dans les Andes centrales, au cours des temps historiques. Le sommet du cône volcanique préexistant a été complètement soufflé par l'explosion, ce qui explique probablement la hauteur relativement faible de l'édifice actuel, si on la compare à celle des volcans voisins (5825m pour le Misti, 5672m pour l'Ubinas). Son flanc oriental est éventré et s'ouvre sur la rivière Tambo, ce qui laisse penser qu'un mécanisme de déstabilisation d'un de ses flancs, comme lors de la célèbre éruption du St.Helens (U.S.A.) en 1980, a pu se produire. Cette éruption cataclysmale est comparable à celles du Krakatau (Indonésie, 1883) ou du Vésuve (en l'an 79 de notre ère); il s'agit d'une éruption plinienne.<sup>26</sup>

D'après le catalogue des volcans actifs de Simkin et Siebert (1994), le volume des produits solides éjectés aurait pu atteindre 10km<sup>3</sup>. L'éruption du Huaynaputina a laissé, dans le pays environnant, une épaisse couche de cendres, qui est souvent confondue avec la neige qui coiffe les sommets des montagnes. Elle a aussi été enregistrée dans les glaces du Groenland sous la forme d'un pic d'acidité très marqué.

La plus grande partie des observations ont été faites à partir de la ville d'Arequipa et les descriptions des témoins sont suffisamment précises pour qu'il soit possible de suivre dans le détail la séquence éruptive de 1600. Cette éruption s'est produite pendant la saison des pluies, ce qui explique la nature de certains dégâts occasionnés (coulées de boues ou "lahars"). C'est le vendredi 18 février que sont signalés, selon les jésuites, les signes avant-coureurs de l'explosion. Ils se manifestent par de violents tremblements de terre qui provoquent la destruction des bâtiments. Il est fort probable que ces séismes, produits par la remontée du magma visqueux et de sa mise en pression dans la cheminée volcanique, aient commencé à se faire sentir plusieurs jours ou plusieurs semaines auparavant, mais les chroniques n'en font pas mention. Elles disent cependant que les populations indiennes les plus proches du cratère eurent des présages. Il semble bien que ce soit le samedi 19 février que la première éruption du volcan ait eu lieu. Accompagnée de forts tremblements de terre, elle se serait produite vers cinq heures de l'après-midi, se signalant à Arequipa par une obscurité intense et subite, des grondements et des éclairs ainsi qu'une pluie de cendres. Les phénomènes éruptifs se manifestèrent jusqu'au 2 mars: ciels rougeoyants, tremblements de terre, grondements, pluies de cendre, mouvements verticaux du sol, éruption latérale sur le flanc oriental. La chape de cendres et de poussières qui saturait l'atmosphère persista durant tout le mois de mars, tout en se décantant progressivement et ce n'est que le 2 avril que l'on vit pour la première fois réapparaître le soleil. Ces cendres retombèrent jusqu'à Chuquiabo (la Paz, à 300km), au Cusco (à 400 km), à Lima (à 850km) et plus loin jusqu'à 650km du volcan environ. Certains auteurs prétendent même que elles auraient atteint le Sonsonate, au Salvador

---

<sup>25</sup>Simkin Tom, Siebert Lee, Volcanoes of the world; a regional directory, gazetteer and chronology of volcanism during the las 10000 years. 2nd edition, Geoscience Press Inc. Arizona .

<sup>26</sup>nom donné à ce type d'éruption d'après celle du Vésuve en l'an 79 A.D. au cours de laquelle Plin l'Ancien trouva la mort), caractérisée par des explosions sans émission de lave, le magma étant très gazeux et trop visqueux pour s'épancher en coulées. L'expulsion des matériaux incandescents se produit sous forme de puissantes colonnes où se mêlent gaz, poussières, cendres et ponces, qui peuvent être projetées jusqu'à plus de 25 km d'altitude.

et le Mexique portant préjudice aux récoltes de cacao.<sup>27</sup> Il y tout lieu de faire la part ici à l'exagération engendrée par l'importance de l'éruption, car étant donné la distance et surtout la localisation dans l'hémisphère nord de ces deux zones, les circulations atmosphériques se prêtent à une dérive latitudinale plutôt que subméridienne. Pour en revenir à des observations plus rapprochées, nos sources rapportent que le retour à la normale ne s'est effectué qu'après huit mois, pendant lesquels se sont succédé des émissions de fumée, des séismes et des grondements. Ils précisent en outre que l'une des éruptions ensevelit sous vingt pans de pierre ponce et douze de cendre fine les maisons du village d'Omata, principale agglomération des Indiens du volcan, avec ses 1200 habitants ainsi que celles de Chuqui-Humate, LLoque, Tassala, Colona et Checa.

Malgré l'ampleur du cataclysme, il est remarquable qu'aucune explication relevant du volcanisme n'ait été donnée pendant les huit premiers jours de la catastrophe par les Espagnols. La lenteur de l'appréhension du phénomène par les Arequipenos et le déplacement de l'explication du phénomène dans le champ du religieux sont dus au choc traumatique, mais aussi au fait que l'éruption a lieu pendant la période du Carême (elle a débuté en réalité le premier vendredi du Carême). Celui de 1600 fut donc vécu comme une chasse implacable au démon, et plus que de coutume, il constitua une reprise en main de l'Eglise en raison de l'atmosphère de fin du monde qui régnait dans la ville. Une des preuves de la certitude de l'imminence de la mort fit que nombreux furent ceux qui désirèrent recevoir le viatique. Pour un confesseur, il y eut jusqu'à 200 pénitents par jour. Chaque individu entretenait un rapport particulier avec la catastrophe. Le sentiment de culpabilité qui sous-tend ce rapport vient de ce que l'ordre cosmique a été perturbé par ce que les chrétiens espagnols d' Arequipa considèrent comme deux facteurs de pollution: le sexe et l'argent. Pour rétablir le cours normal de l'univers, il fallu pratiquer toute une série de rituels de purification. Ceux qui vivaient ensemble sans être mariés se marièrent, d'autres remboursèrent leur dette, beaucoup firent des donations à des couvents et oeuvres pies pour le repos de leur âme après la mort<sup>28</sup>. *"On ne savait que faire pour apaiser la colère divine"* et l'on croyait que la fin du monde, qui selon les exégèses bibliques devait arriver par le feu, était bien arrivée. Les prêtres s'employèrent activement à chasser les démons, en pratiquant des exorcismes et ils conjurèrent les nuages de cendre. Les chrétiens attendaient par conséquent que le volcan réagisse au discours du rite. Celui des rites pratiqués sur le corps (jeûne, flagellation, meurtrissures et processions de sang du temps de Carême) qui peuvent être compris comme de véritables moyens d'agir, par l'intermédiaire du corps et par le sang versé, sur l'ordre cosmique. Il semble au fil des descriptions, que l'on ait été plus proche d'un rite sacrificiel que d'une pénitence: *"il eut de grandes pénitences, beaucoup de sang, les uns entourés de chaînes, les autres se donnant la discipline, les uns dans les fers, les autres avec des menottes, d'autres à genoux s'infligeant la discipline, les uns en croix, les bras attachés au bois, les autres à genoux, le crucifix dans la main gauche et des pierres dans la main droite, avec lesquelles ils se blessaient. La moindre des choses était d'aller les pieds nus, le rosaire en main, les yeux remplis de larmes. quand aux femmes, d'ordinaire fort élégantes et vêtues des plus belles soies européennes, elles portaient leurs vêtements à l'envers, en signe de deuil"*<sup>29</sup>.

---

<sup>27</sup> il s'agit de l'auteur d'un Voyage fascinant en Amérique du Sud, Diego de Ocana

<sup>28</sup>T.Bouysse-Cassagne, Lluvias y Cenizas, dos pachacuti en la historia. La Paz, Hisbol, 1988.

<sup>29</sup> Francisco Mateos, Historia general de la Compania de Jesus en la Provincia del Peru, Madrid, C.S.I.C., 1944.

C'était aussi l'occasion d'une compétition entre les divers ordres religieux pour promouvoir un saint intercesseur. Chacun espérant vaincre le volcan en colère, afin que sans doute, le miracle rejaillisse sur sa communauté religieuse.

Bien que les Indiens aient été évangélisés depuis quelques temps déjà et que la région ait été livrée aux extirpateurs d'idolâtries, aucun d'entre eux ne semble avoir participé aux manifestations de piété collective d'Arequipa. Les Indiens étaient d'ailleurs dans leurs villages, ou dans la Chimba, ce quartier qui avait été édifié par Pachacuti après l'explosion précédente du Misti, coupés de la communauté espagnole et d'un Dieu dont on leur avait pourtant enseigné qu'il était celui qui *"fait éclater le tonnerre dans les nuages et produit des éclairs pour effrayer les hommes, afin que ceux-ci le craignent"*... *"Celui qui envoie la faim, les maladies, la mort les tremblements de terre en châtiment des péchés afin que les hommes se repentent, celui-là est Dieu"*, répétaient les Sermonnaires à l'usage des Indiens<sup>30</sup>.

Pour ces derniers, l'éruption fut vécue sur le mode d'une lutte entre les deux religions. Si le volcan indien, le Huayna Putina se rebelle c'est qu'il veut détruire les Espagnols et s'il ne parvient pas à un accord avec le volcan d'Arequipa (le Putina) c'est parce que celui-ci a été baptisé, qu'il est devenu chrétien, et a pour nom San Francisco. Le cataclysme opère donc un clivage non seulement entre les deux communautés mais entre les volcans eux-mêmes, et c'est sans doute à partir de cette époque que le Putina se verra attribué le nom de Misti, "le métis". Tandis que les Espagnols se flagèllent et font pénitence, les Indiens commencent par les sacrifices traditionnels aux montagnes, mais très vite, ceux-ci prennent un tour plus dramatique, comme pour les Espagnols.

*"D'autres qui avaient une assez mauvaise conscience et ceux qui s'étaient pris d'affection pour le vin, se persuadèrent que le monde venait à sa fin à cause de leurs vices, tuèrent les moutons, poules et cochons d'Inde qu'ils possédaient, et firent de grands banquets, danses et beuveries, s'habillant de vêtements rouges et l'on dit que des sorciers sacrifièrent des lamas au volcan afin qu'il ne les engouffre pas; ils parlèrent avec le démon qui leur annonçait les tempêtes qu'il occasionnerait et dirent de quelle façon le volcan Omate avait voulu se mettre d'accord avec celui d'Arequipa pour détruire les Espagnols et comment celui d'Arequipa avait répondu qu'il ne pouvait le faire parce qu'il était chrétien et s'appelait Saint François, et c'est pourquoi l'Omate s'y efforçait tout seul"*<sup>31</sup>.

Si les Indiens semblent avoir intériorisé la supériorité de la religion chrétienne, puisqu'ils considèrent que le volcan "païen" ne peut convaincre son homologue baptisé d'exploser en même temps que lui, il n'en demeure pas moins que les sacrifices, les danses, les suicides, les vêtements rouges des populations indiennes, sont les signes tangibles, sinon d'une révolte à proprement parler, du moins d'un discours messianique partiellement formulé.

Ce discours n'est pas nouveau. En effet, la révolte religieuse du Taqui Oncoy, qui était née au Pérou dans la région de Huamanga aux alentours de 1568, s'était propagée dans le Collao (quart sud de l'empire inca) et sur la côte jusqu'à la province d'Arequipa. Les adeptes du Taqui Oncoy, croyaient en une alliance panandine des divinités autochtones qui mettrait en déroute le dieu des chrétiens, exterminerait les colonisateurs en leur infligeant des maux incurables. Ce que disent les Indiens en 1600 n'est guère différent des prophéties des prédicateurs inspirés du Taqui Oncoy, pour qui *"toutes les huaccas que les chrétiens avaient brûlées et détruites étaient ressuscitées...elles s'étaient alliées pour combattre Dieu ... et elles avaient déjà gagné la*

---

<sup>30</sup>Cette phrase est extraite du Sermonnaire de 1585 à l'usage des Indiens, ce texte sert sans doute à évangéliser les Indiens d'Arequipa.

<sup>31</sup>Francisco Mateos, idem.

*bataille, les Espagnols seraient vite exterminés car les huaccas leur enverraient des maladies qui les tueraient... le monde était en train de se mettre à l'envers, Dieu et les Espagnols seraient vaincus... tous les Espagnols mourraient, et les villes seraient détruites."*<sup>32</sup> Les dévots du Taqui Oncoy croyaient en une alliance panandine des grandes huaccas et le volcan Coropuna, Porte des morts, figurait parmi elles, ainsi que d'autres sanctuaires importants comme celui de la huacca de l'île de Titicaca<sup>33</sup> ou de Pachacamac.

Bien que l'extirpation des idolâtries ait eu lieu dans la région que nous évoquons une quinzaine d'années avant l'éruption du Huayna Putina, le discours du Taqui Oncoy ne s'était pas effacé des mémoires; aussi le cataclysme apparaissait-il comme la révolte des anciens dieux contre les Espagnols.

Pour les Espagnols, la catastrophe était imputable à la colère divine: Dieu châtie les hommes à cause de leurs péchés. Pour les Indiens, le volcan, vieille divinité autochtone, venge les siens et tente d'exterminer les Conquistadors; c'est la fin d'un cycle et le commencement d'un autre, le moment où le monde se met littéralement à l'envers: *un pachacuti* .

Le terme *pachacuti* qui signifie en quechua "monde à l'envers", était aussi utilisé par les Taqui Oncoy. Il servait pour toutes sortes de cataclysmes dont les éruptions volcaniques mais aussi la guerre, ces moments où le monde se mettait littéralement sens dessus dessous. Au début du XVIIe siècle, l'écrivain indien Guaman Poma de Ayala qui chercha à traduire de façon intelligible pour les Espagnols ce concept, en donne une explication qui demeure malgré tout confuse: "*Il y eut de nombreux miracles et châtiments au temps de l'Inca. On ne les écrit pas mais la chutes des montagnes et l'écroulement des rochers en sont les témoins. Ainsi toute la somme reste écrite: et c'est pour cela que le châtiment de Dieu ils l'appellent pachacuti (celui qui transforme la terre) ou pacha ticra ( celui qui la met la tête en bas). Ainsi certains rois furent Pachacuti. Et dans cette vie c'est ainsi que nous avons vu exploser le volcan et le feu de l'enfer et les cendres se répandre sur la ville entière et sur sa contrée.*" <sup>34</sup>

## **VI Serpents de la terre et d'ailleurs**

Deux indices prouvent que les habitants de la région avaient une bonne connaissance du volcan et pouvaient prévoir ses manifestations éventuelles. Selon Morua, contemporain de Guaman Poma, bien avant l'éruption ils lui offraient des brins de laines colorées et certains, désespérés à l'idée qu'il allait exploser, se jetèrent vivants dans le cratère. "*On dit qu'autrefois les indiens de ces villages parlaient fréquemment avec une couleuvre, qu'ils appellent chipiroque, chipiniqui, pichiniqui, très contrefaite et dont on dit avoir été le démon; celle-ci leur apparut sur la rivière, elle était à demi hors de l'eau et avait un visage humain très laid, avant la tempête ( éruption) elle apparut en les menaçant et elle leur dit que depuis qu'ils étaient chrétiens ils ne voulaient plus l'adorer ni lui offrir de sacrifices sur la montagne comme ils en avaient l'habitude, et qu'elle leur enverrait un châtiment dont ils se souviendraient"*<sup>35</sup> . Ce dernier point appelle une remarque importante pour la compréhension de la cosmogonie indigène d'hier et d'aujourd'hui, qui est celle du lien existant entre la couleuvre et les tremblements de terre annonciateurs de l'éruption. Pourquoi la couleuvre ou le serpent délivrent-ils des présages et sont-ils considérés comme les idoles des gens du Huayna Putina? Le récit de Huarochiri évoqué plus haut, ainsi que la naissance de l'Inca Amaru,

<sup>32</sup>Steve Stern, *El Taqui Oncoy, y la sociedad andina, Allpanchis*, 1982, pp.49-78.

<sup>33</sup> il s'agit en l'occurrence de l'île du Soleil.

<sup>34</sup>G.Poma de Ayala, *Nueva Cronica y Buen Gobierno, Siglo XXI*, 1980, p.74.

<sup>35</sup>F.Mateos.

prouvent bien que dans la lutte entre les forces cosmiques, on trouve dans le ciel sous forme d'arc en ciel, le *machaguay*, ou de nuage noir de la voie lactée (celle-ci était représentée par ailleurs, dans le ciel par le corps d'un grand serpent qui enfonçait ses deux têtes dans la terre) et un serpent chthonien.

De plus, la constellation-serpent était chargée de protéger les serpents terrestres, et sa fonction ne différait guère d'un certain nombre d'autres corps célestes, des Pléiades par exemple, qui protégeaient les récoltes entreposées dans les greniers et qui portaient le nom de *colca*. "*Ils la vénéraient* (la constellation serpent<sup>36</sup>) *car ils pensaient qu'elle protégeait les couleuvres, les serpents, les vipères* "et surtout parce que lorsque l'éclair se manifeste en tonnant il prend la forme de ceux-ci"<sup>37</sup>. Le moment où apparaissent dans le ciel, arc-en-ciel, tonnerre, éclairs et constellation, correspond à la saison des pluies et à la saison chaude; c'est aussi la période du plus grand cycle d'activité des serpents terrestres (qui hibernent de mai à juillet, pendant l'hiver austral)

<sup>38</sup>. Il y a donc une correspondance entre l'animal terrestre et les phénomènes météorologiques liés à l'eau. En effet lors de la catastrophe de 1600, le serpent semble se manifester aux environs du coucher héliac de cette constellation qui a lieu, à Arequipa, pendant la première semaine de février, c'est à dire au moment des plus fortes pluies. L'apparition, dans l'eau de la rivière, du serpent céleste annonciateur de l'éruption se situe vraisemblablement dans le prolongement d'une autre apparition: celle qu'eut l'Inca Pachacuti en regardant dans le miroir de la fontaine de Susurpuquio, comme nous l'avons vu plus haut. Le guerrier céleste entrevu par l'un et le serpent par les autres ne sont-ils pas, en effet, deux aspects complémentaires d'une même figure divine qui dans un cas comme dans l'autre est susceptible d'engendrer un *pachacuti*?

Selon la cosmovision andine, la voie lactée poursuit son chemin sous terre et les serpents chthoniens annonciateurs de l'éruption ne sont sans doute que les avatars terrestres du *machaguay* céleste, ses doubles en quelque sorte. Comme lui, ils sont accompagnés, des mêmes grondements sourds et des mêmes éclairs de lumière. Mieux, selon la logique de circulation des eaux qui est propre à cet univers, et étant donné que les ouvertures de l'écorce terrestre, comme les cratères, constituent un des lieux d'origine des êtres vivants (*pacarina*), il est licite de considérer que le volcan ait pu être perçu comme le lieu d'origine du serpent. Rien ne nous prouve cependant que depuis l'époque des deux civilisations contemporaines, Huari et Tiwanaku, les représentations serpentiformes qui figurent fréquemment dans l'art textile ou gravés sur la pierre des monolithes se soient vu attribuer les fonctions que nous venons de mentionner. Chaque dessin dépend du contexte où il est utilisé. Cependant il est un fait que dans les Andes, les serpents représentent des divinités et ils relèvent de concepts religieux profondément enracinés.<sup>39</sup>

## VII Métamorphoses d'un héros mythique indien en un saint chrétien

---

<sup>36</sup>n.D.A.

<sup>37</sup>F.Mateos, idem

<sup>38</sup>G.Urton, *At the Crossroads of the Earth and the sky*, University of Texas, 1981.

<sup>39</sup> Deux sources signalent le serpent comme une divinité de Tiwanaku: Calancha livre II chap.XI écrit: "el animal que adoraban los de Tiwananku", et Morua (P. 121) "en aquel distrito llamaron Pachacamac, y en el distrito del Collao Titicaca".

Récemment, l'anthropologue Mary Frame a démontré que l'image du serpent est à la base même des structures et des techniques de tissages andins, qui dériveraient elles-mêmes de l'art de la vannerie. Mary Frame. *Las imagenes visuales de estructuras textiles en el arte del Antiguo Peru*. *Revista Andina*, (2), 1994.

Dans le Collasuyu, une divinité qui portait le nom de Tunupa était vénérée sur un vaste territoire. Celui-ci débutait à Rachi, près du volcan éteint -ou dormant- de Quimsachata, dans une région située au nord du lac Titicaca, les Canas, où se trouvait un grand sanctuaire. Tunupa était l'objet d'un culte dans la région même du lac, sur le rio Desaguadero. En outre, il était vraisemblablement vénéré sur la côte du Pacifique et près des grands salars (lagunes plus ou moins asséchées) du sud bolivien. L'axe aquatique constitué par le lac et son écoulement, le Desaguadero, reliait donc deux zones volcaniques: le cerro Rachi et les volcans de la Cordillère occidentale. C'est à Rachi, que les Indiens du Cusco auraient transporté l'idole d'Illa Tecce, "la pierre fondamentale", pour la cacher au moment de la conquête, ce qui nous conforte dans l'idée que ce sanctuaire était bien dédié à Viracocha, la divinité suprême, dont l'un des noms n'est autre que Illa Tecce Viracocha<sup>40</sup>.

Le volcan de Rachi, portait aussi le nom de Cacha, qui désignait en quichua, langue parlée dans les Canas, le feu du ciel. Cacha fut par ailleurs l'idole de la guerre des Incas, autrement dit celle du temps du *pachacuti*. Quand au terme Canas, il désigne aussi le feu de la terre en quechua. Une fois encore, le feu du ciel, la guerre, le volcan et le feu de la terre se trouvaient réunis.

De nombreux mythes consignés par les Espagnols racontent l'histoire de Tunupa, que les Indiens du XVIIe siècle vénéraient comme un dieu et dont on disait, sur le lac, qu'il avait aimé deux femmes-poissons répondant aux noms de Quesintuu et Umantuu. Le *quese* et l'*uman* sont effectivement deux poissons du Titicaca, qui plus tard, sous l'influence de la Renaissance espagnole se transformeront en sirènes<sup>41</sup>. Jouant du luth, les anciennes maîtresses de Tunupa orneront les frontons des églises de l'Altiplano tout autour du lac et le long du Desaguadero, là où vivaient les populations de pêcheurs, certaines étant apparentées au groupe Uru. Tunupa qui apparaît aussi sous les traits d'un poisson, semble se confondre dans les chroniques avec l'idole de Copacabana que les Espagnols comparèrent à un autre poisson impur, le dieu des Philistins, Dagon, cité dans la Bible. Il s'agissait, semble-t-il, d'une pierre de couleur verte (sans doute un sulfate de cuivre), que les Indiens utilisaient pour en extraire des amulettes pour l'amour. Certains minerais, tout spécialement ceux de couleur bleu-vert, et certaines mouches de la même couleur étaient censés provoquer l'amour. Ils servaient à confectionner des talismans (*huacanqui*) et les Collas du lac Titicaca avaient la réputation d'être particulièrement lascifs. Les femmes chipayas de la région du grand salar de Uyuni portent encore aujourd'hui de petites parures de cheveux, en cuivre, qu'elles appellent *lauraque*, du nom d'un autre poisson d'eau douce (*lauracu*) dont elles ont adopté la forme. Sans doute en réminiscence des amours du dieu, jadis seules les femmes mariées avaient le droit de les porter.

Une fresque d'une église du sud de l'altiplano représente Tunupa sous la forme d'un poisson pourvu d'une tête affublée des cornes du démon, et dont la position du corps rappelle celle d'un dragon. C'est d'ailleurs saint Michel qui le maintient à terre du bout de sa pique, dominant ainsi symboliquement les pouvoirs sataniques de la vieille divinité du lac qui dans l'imagerie chrétienne conserve ses pouvoirs chthoniens, sans se départir de l'ambiguïté de ses formes.

Car si Tunupa était, pour les populations du lac, le créateur des poissons et le dieu des amours, d'autres sources le comparent à Pachacamac, et privilégient sa fonction chthonienne par rapport à sa fonction aquatique. Les changements de forme des animaux sont par ailleurs fréquents dans les Andes et le passage d'un état de poisson à un état de serpent n'est pas impensable, et les croyances actuelles des

---

<sup>40</sup>Cronica Anonima, Madrid, B.A.E,1968. p.158

<sup>41</sup>Teresa Gisbert, Iconografía y mitos indígenas en el arte, Iconografía y mitos indígenas en el arte., Gisbert, ed. La Paz.

populations lacustres l'attestent encore. En outre, les images des textiles anciens et actuels insistent sur l'aspect protéiforme des animaux, dont la littérature orale traditionnelle est tout aussi friande.

Les transformations les plus saisissantes de cette divinité des volcans auront lieu au XVIIe siècle puisque, en certaines occasions, Tunupa se travestira en saint. Cependant, il serait réducteur de chercher des équivalences terme à terme entre l'ancienne divinité et une seule représentation chrétienne. Une fois encore c'est l'aspect protéiforme des représentations qui l'emporte.

A l'occasion de l'éruption de 1600, tandis qu'une coulée de cendres se précipitait vers la côte, *"un homme qui avait à charge une hacienda, vit venir d'en haut une grande quantité de cendre, qui courait comme un fleuve puissant, il attendit que ce courant s'apaisa, puis tout près de la montagne il découvrit une tunique, on ne put savoir si elle était de laine ou de coton, elle était longue et légère, d'une seule pièce, d'une couleur jaspée, avec elle deux chaussures...elles appartenaient à un homme de grande taille.*<sup>42</sup> C'était les vêtements du Saint. Tantôt identifié sous les traits de saint Barthélemy, tantôt sous ceux de saint Thomas, Tunupa transfiguré s'installa parmi les figures du panthéon chrétien. Ces saintes reliques dont une partie fut expédiée en Espagne, et l'autre resta au Pérou, firent dit-on des miracles. Toutefois, si cette métamorphose avait pu se faire, c'est parce que dès le début de la Conquête, les Espagnols avaient placé celle-ci sous l'égide des deux saints qui avaient évangélisé les Indes Occidentales.

En effet, on croyait que les deux apôtres avaient évangélisé le Nouveau Monde, et cette conviction, conséquence du premier voyage de Colomb se répandit immédiatement après son retour en Espagne en 1493. Lors de son deuxième voyage, l'évangélisation des Indiens fut confiée à un catalan, le frère Bernal Boil, très vite comparé à l'apôtre Barthélemy, qui selon la tradition du XVe siècle, avait prêché, comme saint Thomas, la foi dans les Indes. Colomb, dans son premier voyage, croyait avoir atteint Cipango ( le Japon) et Cathay ( la Chine), et se trouver à peu de distance de Quinsay, la capitale de la province du Mangui conquise par le Grand Khan Khubilai. Ses lecteurs le prirent au mot et crurent que les terres découvertes étaient celles où Barthélemy avait prêché, autrement dit, les Indes. Saint Thomas était plus célèbre que Saint Barthélemy et les Actes Apocryphes des Apôtres, comme la lettre, également apocryphe, du Prêtre Jean contribuèrent à la diffusion d'une légende. Selon ce récit, l'Apôtre aurait évangélisé la côte de Coromandel au sud du golfe du Bengale et prêché en Chine et chez le grand Khan. Rapidement, Colomb fut lui-même comparé à saint Thomas. Comme ce dernier, le Génois était l'apôtre et l'ambassadeur de Dieu, envoyé pour prêcher la foi dans les régions où Thomas l'avait enseignée mais où elle était encore largement ignorée, et il ne faisait pas de doute que celui-ci avait atteint le Golfe du Bengale. Puisque Barthélemy et Thomas avaient prêché en Asie, ils avaient dû le faire dans les nouvelles terres découvertes. Telle était la conséquence de la logique de la répartition du monde en trois continents. Même lorsqu'après 1498 on comprit que le Nouveau Monde n'était pas une partie de l'Asie, on continua à croire que les deux apôtres avaient évangélisé l'Amérique<sup>43</sup>.

Lors des prêches, les évangélisateurs qui cherchaient des points d'ancrage à leurs croyances dans les religions indiennes, en trouvèrent bien évidemment. Les traces de ces saints apparurent d'abord au Brésil, puis au Mexique, enfin au Pérou: ces empreintes de pas, celles d'un bourdon venaient s'ajouter aux multiples croix qui sous forme de

---

<sup>42</sup>Fray Antonio Ramos Gavilan, Historia de nuestra Senora de Copacabana, 1961, Academia Boliviana de la Historia, laPaz, p.257.

<sup>43</sup>Louis André Vitgneras Saint Thomas, Apostle of America. Hispanic American Historical Review, (1),1977,p.83-90

pierres ou d'éléments de la nature signalaient le passage du Christ ou de ses deux apôtres en terre américaine.

Les vies de saints étaient très populaires au XVII<sup>e</sup> siècle et tout particulièrement en Espagne, où elles étaient lues par tous. C'est aussi l'époque où non seulement les grands saints espagnols, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila furent canonisés, mais où chaque ville forgeait son identité autour d'un saint patron. On retrouva dans les testaments des caciques du Mexique certaines de ces vies de saints tandis qu'en Bolivie le peintre Lopez de los Rios peignait sur les murs de l'église de Carabuco une fresque représentant la légende de Saint Barthélemy-Tunupa.

Les histoires des saints espagnols et les mythes indigènes élaboraient des formes de récits somme toute assez proches: le monde invisible devenait visible, le ciel et la terre s'opposaient, les vivants accédaient au monde des morts, les morts revivaient, les anges descendaient des cieux. Tandis que dans les mythes les divinités changeaient de forme, dans les vies de saints ceux-ci peu individualisés étaient présentés sous forme d'archétypes, et sans que la cohérence du récit n'en souffre, un même personnage pouvait à la fois être décapité, crucifié, écorché. Pour comprendre comment ce greffon chrétien prit en terre andine, il faut se référer brièvement à la genèse de son histoire méditerranéenne, sachant que celle-ci se confond avec d'anciennes divinités de l'Antiquité et met en scène un épisode de la vie de saint Barthélemy en Sicile.

C'est le dieu étrusque Velchans qui fut à l'origine du dieu romain Volcanus. Contrairement à son homologue grec Hephaistos, initialement représentant du feu de la forge, Volcanus était associé à la foudre (c'est Vulcain en effet qui donna la foudre à Jupiter). Vulcain était, au plus fort de l'été, associé aux feux ravageurs qui détruisent les moissons, c'est pourquoi les *Volcanalia*, fêtes du dieu, avaient lieu au plus chaud de l'été, le 23 août. Ce n'est qu'avec la colonisation par les Romains de l'Italie du sud et de la Sicile, éminemment volcaniques, que se fit sa fusion avec l'Héphaistos des Grecs et que Vulcain devint aussi le dieu des volcans. Il donna alors son nom à une des îles éoliennes, et l'ancienne Hiera (la Sainte) des Grecs devint ainsi Vulcano. Selon une légende romaine forgée à partir de la tradition grecque, Vulcano, était l'ouverture vers un monde souterrain, où se trouvait l'atelier du dieu du feu et des forgerons, mais cette tradition semble plus littéraire que religieuse.

La plus célèbre éruption de l'Antiquité, on le sait, fut celle du Vésuve en 79 de notre ère, qui causa la mort de Pline l'Ancien. Pline le Jeune, qui nous en donna le récit situe sa phase cataclysmale, le 24 août à l'aube, c'est à dire le lendemain du jour où l'on fêtait les *Volcanalia*.

La tradition chrétienne plaça le royaume du démon sous le Vésuve, et Tertullien (160-225) fut l'un des premiers pères de l'Eglise à le décrire; il appela le Vésuve, "la cheminée de l'Enfer". Plus tard dans ses Dialogues, le pape Grégoire le Grand (540-604) situa l'Enfer chrétien à Vulcano, où le roi païen Ostrogoth Théodoric expierait les persécutions qu'il avait fait subir au pape Jean et au patrice Symmaque.

Un autre enfer se trouvait dans les "îles de Sicile" où sont "ouvertes les marmites des tourments qui crachent le feu". Jacques de Voragine, au XIII<sup>e</sup> siècle, dans sa *Légende Dorée*, rapporte que près des volcans de Sicile, on entend en effet les démons se plaindre que les âmes des damnés leur soient arrachées par les prières et les aumônes des chrétiens.

Il est aisé de concevoir qu'assez vite l'Enfer chrétien vint contaminer l'univers andin habité par les morts, et aujourd'hui encore les *condenados*, les âmes en peine, hantent les espaces de multiples contes. On comprend également que les divinités païennes, serpentiformes qui plus est, aient pu être considérées comme démoniaques et assimilées à des dragons. Mais on ne peut se satisfaire de ces images seulement.

Le calendrier chrétien plaça la fête de saint Barthélemy le 24 août, à proximité immédiate des anciennes fêtes païennes du dieu Vulcain. Selon

diverses sources, à la fin de son séjour en Inde, ce saint fut écorché, décapité ou enterré, mais son histoire ne fut pas pour autant terminée. Les vies du saint consignent en effet d'autres épisodes qui ont pour cadre la région volcanique de la Méditerranée centrale. Selon ces récits, son cercueil fut jeté à la mer, accompagné de quatre autres, tous échouèrent sur l'île de Lipari, dans les Eoliennes, non loin de Vulcano. A ce moment là, Vulcano, qui ne cessait de vomir du feu s'éloigna de sept stades de la côte de Lipari et demeura au milieu de la mer<sup>44</sup>.

Ces épisodes de la vie du saint influencèrent sans aucun doute l'écriture du mythe andin de Tunupa, transmis par les Espagnols. Selon eux, à l'instar de Barthélemy, Tunupa eut son corps jeté sur les eaux du Titicaca; il fut lui-même accompagné de quatre compagnons et son corps accosta sur l'île du Soleil, ou île de Titicaca.

Mais la logique de création de ce mythe hispano-américain ne s'arrête pas à sa similitude avec l'histoire du saint méditerranéen. Tunupa emprunta aussi à d'autres traditions volcaniques méditerranéennes. Les sandales "à l'odeur de sainteté" qui apparaissent ainsi que la tunique, au moment de l'explosion du Huayna Putina, ressemblent à s'y méprendre à celles du philosophe sicilien Empédocle, médecin et thaumaturge, qui s'était donné la mort en se jetant dans la bouche de l'Etna et qui voulait confirmer de la sorte -disent certains doxographes- la réputation qui était la sienne: celle d'être un dieu<sup>45</sup>. Empédocle était célèbre pour ses sandales de bronze et la légende voulait qu'après sa mort l'on ne retrouva point son corps mais qu'une de ses sandales fut rejetée par le volcan. De légendes indiennes en vies de saints, on ne sait plus où commence et où finit la trajectoire du mythe andin de Tunupa et où commence celle de saint Barthélemy, l'héritier de Vulcain. Il ne fait aucun doute qu'il y eut interaction entre les logiques de substitution et de contamination proprement andines et les traditions du monde européen de la Renaissance, fussent elles chrétiennes ou non, d'ailleurs.

A Ambato comme à Cacha, sur le Huayna Putina et plus tard à Potosi, autrement dit sur quatre volcans on substitua saint Barthélemy à une *huacca*, et si dans la région de Pucara on fête pendant la nuit du 24 août le Saint en mettant le feu à des buchers de fortune, c'est sans doute parce que au delà de l'univers chrétien se perpétuent sans qu'il en soit jamais fait mention les vieilles traditions romaines des *Volcanalia*.

A Ambato, où les Indiens vénéraient une grande pierre, les Espagnols considérèrent que les huit traces inscrites sur sa surface étaient les pieds du saint, aussi donnèrent -il au village près du volcan le nom de Saint-Barthélemy de Ambato.

Lors de la découverte du Cerro de Potosi, la plus grande mine d'argent du monde, les Indiens qui avaient longtemps caché la *huacca* qui se trouvait sur son sommet finirent par être pris en défaut. Lorsque les jésuites montèrent à son sommet afin de supprimer le culte païen et y établir celui du Christ, ils racontèrent que les Indiens tirèrent au sort le nom du saint qui allait remplacer le culte du vieux sanctuaire. Le hasard, qui on le sait fait toujours bien les choses, désigna saint Barthélemy.

Le chroniqueur du roi, Herrera, décrit dans ses *Décades* l'apôtre des Indes, comme un saint homme vêtu de blanc un livre à la main, et certains virent dans les statues de l'altiplano des représentations du saint, à tel point que la description du monolithe de Cacha, qui selon certaines sources serait Illa Tecce, se confond avec celle d'un moine tenant un bréviaire, revêtu d'une soutane, tonsuré comme un prêtre<sup>46</sup>. La propagation de la religion chrétienne empruntait donc de multiples

---

<sup>44</sup>Jacques de Voragine, La Légende Dorée.

<sup>45</sup> Voir p. ex. Diogène Laërce (Vies, VIII) ou Strabon (Géographie, VI).

<sup>46</sup>Cronica Anonima, Betanzos

voies: la substitution d'un culte par l'autre pouvait passer par la destruction d'une idole et son remplacement par le saint volcanique, mais le regard chrétien posé sur l'objet païen pouvait aussi suffire à le sanctifier; c'est dire si l'orthodoxie des nouveaux cultes est difficile à prouver. Mieux, la façon dont l'imagerie païenne contamina l'image chrétienne du saint tendrait à prouver la vigueur de l'ancienne foi. En effet, Garcilazo de la Vega nous décrit une statue ancienne que les métis du Cusco vénérèrent très vite au point qu'il devint le patron de leur première confrérie. Il s'agissait d'un homme portant une longue barbe, les vêtements longs, comme une tunique ou soutane. Il tenait un étrange animal enchaîné, celui-ci avait des griffes de lion. On ne sait s'il s'agissait de Tunupa.

#### **VIII Les cultes aujourd'hui**

Le culte de saint Barthélemy ne modifia pas la totalité des croyances qui accompagnaient les volcans. Des rites plus ou moins vivaces, des mythes où des cultes à l'état résiduel sont encore perceptibles aujourd'hui ou sont l'objet de transformations et d'efflorescences, preuve de leur longévité.

La région intersalar de l'Altiplano, entre le salar de Uyuni et le lac Poopo, où se trouve le volcan Tunupa, homonyme par conséquent de l'ancienne divinité, semble avoir conservé plus que d'autres rites et mythes, sans doute parce que son grand désert salé, la beauté glacée de l'altiplano et ses volcans au cônes enneigés la conservent à l'écart de l'influence grandissante des centres urbains.

Plusieurs mythes recueillis dans cette région font du volcan Tunupa, une jeune et belle femme à laquelle le vieux Asanaque, une montagne proche, aurait infligé bien des tourments. Tant et si bien que la belle décida de partir vers l'ouest, pour la côte. Ayant eu connaissance de ses intentions, Asanaque commença à lui porter des coups. C'est alors que sa soeur Chullasi, une autre montagne qui se trouve de l'autre côté du lac Poopo, lança avec sa fronde une pierre sur la tête d'Asanaque et le blessa, et c'est pour cette raison que ce dernier est incliné en direction du soleil levant et que la pierre se trouve aujourd'hui dans un lieu nommé Pacokahua. Tunupa profita de cet incident pour s'en aller et laissa ses enfants sur la route: ce sont les cerros Qilacollo, Huatascollo, Huari et Sevaruyo. Tunupa urina à Aguas Calientes, lieu d'un thermalisme actif, abandonna son fourneau à Quillacas, là où se trouvent les cerros de Santa Barbara et de San Juan, puis prenant la route de l'ouest elle perdit une sandale à Sato et déféqua non loin, là où se trouve un autre cerro. En continuant vers le sud, elle creusa la terre pour y verser son lait afin que son plus jeune fils qui la suivait puisse boire; c'est aujourd'hui une petite saline de couleur rouge. Enfin se trouvant suffisamment loin de l'homme qui la persécutait, elle se prit d'amitié pour deux jeunes cerros, le Cora-Cora et l'Achacollo, qui très vite tombèrent amoureux d'elle, ainsi que le plus beau volcan de la région, le Sabaya. Cerros et volcan commencèrent à se bagarrer. Le Cora-Cora blessa mortellement au coeur l'Achacolla qui perdit beaucoup de sang, au point qu'aujourd'hui il est totalement sec. Mais à son tour celui-ci il parvint à blesser son rival au ventre et beaucoup de sources surgirent de son flanc. Alors, Tunupa, seule, ayant éliminé ses courtisans décida de rester dans la région<sup>47</sup>.

La vie de Tunupa-femelle, ressemble donc à celle des humains, à une nuance près cependant, c'est elle qui dans sa fuite transforme le paysage tout comme de dieu Tunupa de l'époque précoloniale créait, tout à la fois dans un parcours aquatique et volcanique, la vaste étendue entre Cacha et la mer. Ce pouvoir fondateur du volcan peut être lié à d'autres capacités génésiques de cette divinité chthonienne, plus perceptibles dans certaines pratiques rituelles contemporaines. Mais ce n'est pas pour autant que le danger qu'il représente se trouve écarté. Le Sapaju et le Sabaya qui se distinguent d'après les Indiens d'aujourd'hui, par leurs panaches de fumée (bien qu'actuellement en phase de repos), sont encore considérés comme des êtres extrêmement dangereux. Afin d'éloigner le danger latent, il faut préparer de

---

<sup>47</sup> Ce mythe a été étudié par R.Molina et publié dans la revue Encuentro, novembre 1989

nombreuses cérémonies à fin divinatoire, les *Cabildos*. Toutefois les rites les plus fréquents sont spécialement des rites propitiatoires liés à l'agriculture et à la richesse. Dans cette région aride, désertique, l'absence d'eau, génératrice d'angoisse est, plus qu'ailleurs, un bien précieux et c'est lors de la cérémonie du *Tatal Wanquina* que l'on appelle la pluie. Tout particulièrement dédié à la Pachamama, la terre féconde, ce rite qui se pratique en haut du volcan, exige le sacrifice d'un ou plusieurs lamas pour que les récoltes soient bonnes. Mais il ne faut pas que les rivières débordent, que les lits à sec, subitement en crue, emportent tout sur leur passage. Pour qu'il ne pleuve pas trop et que la pluie arrive au bon moment, on pratique *la Walch'isa* en haut du cerro. On sacrifie un lama et un mouton, mais il faut savoir doser avec subtilité les ingrédients du rituel et lire dans le cœur chaud et palpitant de l'animal de quoi sera fait demain. Pour le *Tatal Wanquina*, ceux du cerro Sapaju vont chercher de l'eau jusqu'à Iquique sur la côte chilienne et à Copacabana sur le lac Titicaca. Pour le cerro Jullullu qui est très puissant, on faisait autrefois le *Tatal Wanquina* en pensant qu'il pleuvait peu parce que le cerro était mort et avec lui, douze étoiles. Pour qu'il pleuve, il fallait lui demander la pluie en lui offrant douze lamas. En haut du cerro se trouvaient disposés douze pilons pour moulin (laq'unas) à qui l'on offrait du *llupaças*, des herbes odoriférantes, des bonbons. Il ne s'agissait pas d'une fête fixe. Chaque volcan a son histoire, et c'est elle et le rapport que les habitants du lieu entretiennent avec lui qui déterminent le déroulement des rites.

Mais presque toujours avant d'atteindre les sommets, les paysans doivent traverser des ruines, restes des anciennes cultures de l'altiplano qui ont précédé les Incas. On ne les distingue qu'en empruntant le chemin qui parvient au sommet, tant dans ce paysage minéral les constructions des hommes se confondent avec les roches. Ce moment est toujours dangereux. Jadis, seule la compagnie d'un *yatiri* (devin) permettait d'éloigner le danger, car près de ces ruines rodent les *condenados*, ces âmes en peine promptes à capter la vie, à provoquer des maladies, à engendrer la mélancolie.

Ici, les cerros, comme les volcans, sont associés aux *chullpas*, ces hommes de la première humanité qui vivaient à l'époque où seule la Lune éclairait le monde. Dans le langage commun, le terme "chullpa", à la fois lieu et temps, désigne les ruines et ceux qui jadis y vécurent. On les connaît aussi sous le nom de *achachila* ou de *mallku*, c'est à dire d'ancêtres. La pluie et le beau temps dépendent tout autant du volcan que des ancêtres, tant ils sont intimement associés. Le cratère n'était jadis rien d'autre qu'une bouche ouverte sur le royaume où les défunts mouraient de froid, de soif, de faim et de feu et n'étaient rassasiés que grâce aux nourritures sacrificielles que les vivants leur offraient en échangeant de leur bienfaits.

Mais cet espace béant d'où surgit la mort à l'occasion d'une éruption, est aussi marqué par l'ambivalence des relations que les morts entretiennent avec les vivants, et qui est celle de toutes les divinités avec le monde des humains et l'espace qu'il délimite. Le rite de la "fermeture du volcan" (*tapar el volcan*) afin que les vents mauvais, ne s'échappent et ne se répandent, n'est-il pas la preuve du désir qu'ont les hommes d'interrompre parfois le dialogue avec ce monde de l'intérieur habité par une circulation de fluides en mouvement, de secousses qu'ils ne maîtrisent pas, de vapeurs nocives qui s'exhalent, en obstruant ce lieu qui communique avec la mort?

En Sicile, dans une île des Lipari, Strongyle, la Ronde (plus tard devenue par corruption Stromboli), Eole tenait enchaînés vents et tempêtes dans de sombres cavernes, et Pline l'Ancien assurait que par l'inspection des fumées qui s'échappaient du sommet du volcan, les marins pouvait connaître trois jours à l'avance la direction des vents. Sur l'altiplano qui s'étire et s'étend, sans relief autre que ses volcans, les panaches de fumée qui s'échappent de certains d'entre eux sont autant de balises qui indiquent aux paysans la direction des vents et permettent de prévoir le temps qu'il fera. Dans le temps cyclique des Andes où l'avenir est toujours lié au passé, les volcans ont

toujours permis aux hommes de communiquer avec deux temps de leur Histoire, quitte parfois à ce que l'ordre du Monde s'inverse et qu'ils en payent alors le prix.